

2<sup>ème</sup> prix des jurys



## La danseuse

Sous les néons d'une station-service, Maria offre ses tourbillons à la moiteur de la nuit. Ce soir, elle porte sa robe rouge, celle aux bretelles qui lui dessinent de jolies épaules et vole au-dessus des genoux. Aujourd'hui, Maria est couleur sang, comme celui qui lui tape dans les tempes. Couleur rage, comme celle qui l'étripe. Maria danse. Maria exulte. Ses bras frappent l'air, son torse convulse, ses pieds martèlent, elle danse. Les phares des voitures glissent sur son corps en sueur sans s'arrêter. Ils la balaient comme ce décor de banlieue, indifférents au spectacle.

Endiablée, Maria s'élance, virevolte, son cœur saigne. Et pour que la douleur ne l'avale pas tout entière, elle jette son trop-plein de colère sur le béton luisant. Aux vibrations d'une musique qu'elle est seule à entendre, elle tourne, elle tourne, à perdre la raison. Elle s'enivre de mouvements, se projette vers le ciel noir et sourd. Maria veut mordre, Maria veut déchirer à pleines dents. Mais l'air est vide et la nuit muette. Le cri de révolte est vain, il n'y a personne pour l'entendre, pas même elle-même.

Brusquement, la frénésie l'abandonne. Ses mains retombent, ses jambes se taisent, seules ses hanches ondulent encore. Elles marquent la cadence d'une tristesse qui prend sa place. Qui prend le pouvoir. La puissance de sa rage abandonnée à l'inutile, Maria s'affaisse sur les dalles de béton disjointes. Le ventre se crispe, les épaules se ferment, la danseuse rend les armes. Seul son buste se soulève régulièrement. Les voitures passent, imperturbables. Des éclats de lumière survolent le corps étendu sans le toucher.

Les minutes s'égrènent, immobiles. Peu à peu, le halètement du drame se calme. L'esprit s'apaise et le corps récupère. Une bise légère offre la tendresse d'une caresse, sa peau frémit. Maria explore le goût du renoncement. Elle expire et ferme les yeux, se coule dans les ténèbres. Maria se relie à la ville par les narines. Sous le

tapis saturé des pots d'échappement lui parvient l'effluve entêtant du macadam cuit par le soleil. L'arôme des herbes sèches lui chatouille délicatement les sens et, par à-coups, selon le vent, un relent d'excrément. Maria sourit. L'odorat, c'est sa façon d'entendre sa banlieue. Au passage d'un véhicule, le sol vibre sous elle. Elle compte les secondes entre deux voitures, à cette heure tardive, le trafic se dilate. Une mobylette pétaradante fait tressaillir ses joues relâchées. Maria inspire. Les yeux clos, elle bat doucement le tempo de la nuit.

C'est d'abord l'impulsion d'un doigt. Un second tressaute, puis trois, puis quatre, toute la main de Maria pianote dans la poussière. Les poignets se délient, les pieds remuent, une vague emporte les jambes. Le flux gagne le bassin. Les épaules résistent encore. Maria attend, elle écoute le rythme de son corps, laisse couler l'élan dans ses veines. Assise sur le sol d'une station-service aux confins du monde des autres, elle se fait décapiter par les lumières des voitures. Elle s'en fiche. Maria est tout entière en dedans, dans ses muscles qui se bandent, dans l'équilibre qui se cherche. Elle laisse entrer la vie, à nouveau. Elle est debout.

Sur le bas-côté de la route, d'un pas léger Maria s'en retourne. Ses pieds cueillent des perles de rosée sur les brindilles écrasées. Tout près d'elle, la chaussée miroite des halos orangés qu'un camion traverse à vive allure. Des coups de klaxon chatouillent la poitrine de Maria sans l'alerter. Le choc est violent. Hagard, le chauffeur est sorti de sa cabine, il cherche la robe rouge. Dans les herbes sèches, un pantin désarticulé saigne par les oreilles. Ces oreilles sourdes qui ne l'ont jamais empêchée de danser.

Anaïs PICARD

Belgique, Houyet